

LA PARABOLE DES TALENTS

(TROISIÈME DISCOURS.)

LE COMPTE A RENDRE

Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Alors celui qui avait reçu cinq talents vint et présenta cinq autres talents et dit : « Seigneur, tu m'avais remis cinq talents, en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. » Et son maître lui dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose. je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton maître. » Et celui qui avait reçu deux talents vint et dit : « Seigneur, tu m'avais remis deux talents, en voici deux autres que j'ai gagnés de plus. » Et son maître lui dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton maître. » Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent vint et dit : « Seigneur, je savais que tu es un maître dur qui moissonnes où tu n'as pas semé et qui recueilles où tu n'as pas répandu. C'est pourquoi te craignant, je suis allé et j'ai caché ton

talent dans la terre. Voici, tu as ce qui est à toi. » Et son maître lui dit : « Méchant et lâche serviteur, tu savais que je moissonnais où je n'ai pas semé et que je recueillais où je n'ai pas répandu; il te fallait donc donner mon argent aux banquiers, et à mon retour j'aurais retiré ce qui est à moi avec l'intérêt. Otez-lui donc le talent et le donnez à celui qui a les dix talents, car on donnera à celui qui a, et il aura encore davantage, mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. Jetez donc le serviteur inutile dans les ténèbres du dehors. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

(MATTH. XXV, 19-30.)

En étudiant avec vous la parabole des talents, je vous y ai montré, mes frères, les responsabilités inégales et diverses que Dieu nous assigne, et la manière dont nous devons répondre à ses vues en multipliant les dons que nous avons reçus de lui. Nous avons à expliquer aujourd'hui la fin de cette parabole, la grande scène qui la couronne et la sentence souveraine que le maître prononce sur chacun de ses serviteurs.

« Longtemps après, nous est-il dit, le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. » C'est le premier point qui va nous occuper.

Il y a donc un compte à rendre. Le jour où il doit être rendu peut tarder longtemps; le maître peut être absent pendant des années; son nom peut

même avoir été oublié et son existence mise en question ; l'herbe a pu croître sur le sol où le serviteur infidèle a enfoui son talent. N'importe ! Le maître de ces serviteurs revient et leur fait rendre compte.

On ne croit guère au compte à rendre. L'expérience de la vie rend la plupart des hommes plus ou moins sceptiques à cet endroit. A notre conscience chrétienne qui affirme la justice absolue, l'histoire de ce monde a donné trop de démentis. Il semble que les injustices de l'heure présente devraient raviver et surexciter en nous la foi au jugement suprême. Les faits prouvent qu'elles produisent à la longue un effet tout opposé. Rappelez-vous les souvenirs de votre enfance et ce que vous avez éprouvé le premier jour où un mensonge a passé sur vos lèvres et où vous avez sciemment fait le mal. Rappelez-vous le trouble de votre conscience. Il vous semblait que les regards de tous lisaient dans votre âme, que la terre allait s'entr'ouvrir sous vos pieds ; et si, dans un jour semblable, vous entendiez gronder le tonnerre, il vous annonçait les jugements de Dieu. Mais la terre ne s'est pas entr'ouverte, la foudre ne vous a pas frappé, nul n'a su votre faute et votre conscience s'est bientôt rassurée. « Parce que la sentence contre

les mauvaises actions ne s'exécute pas sur-le-champ, dit l'Écriture, le cœur des hommes est plein d'envie de mal faire. » (Ecclés. VIII, 11.) Entre la voix divine qui nous dit ce qui doit être et la voix du monde qui nous dit ce qui est, notre cœur écoute la seconde. L'histoire du monde est pleine de scepticisme ; il y a telle de ses pages qui est comme un sarcasme lancé à la sainteté divine ; les meilleures causes succombent parfois sous le mépris ; l'homme inique réussit au point de se faire aimer et respecter ; la flatterie le suit partout, elle s'assied à sa table ; sur sa tombe même elle revêt la robe du ministre de la religion, elle soudoie une presse vénale, elle réussit à tromper la postérité. Eh bien, souvent nous ne voyons que cela ; éblouis par ce désordre extérieur, par cette confusion en apparence inextricable, nous en concluons que le jour de Dieu ne se lèvera pas.

A cet aveuglement qu'il nous plaît d'appeler de la sagesse, j'oppose simplement, mes frères, la parole du Christ : « Le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. » Avez-vous remarqué avec quel calme Jésus le dit ? Il en est ainsi dans tout son enseignement. Jésus affirme l'ordre, l'ordre absolu, il affirme que la justice recevra sa sanction parfaite, que pas un iota de la loi divine ne peut

tomber en terre. Et il l'affirme à l'une des époques de l'histoire les plus sombres et les plus troublées, quand le maître du monde s'appelait Tibère, quand le représentant de la justice s'appelait Pilate, quand le sceptre de Juda était aux mains d'Hérode, quand l'hypocrisie enseignait dans le temple, quand les grandes pages des prophètes étaient lues, comme de vaines redites, par la voix monotone des scribes qui ne les comprenaient plus. A ce moment-là, Jésus affirme que chaque homme rendra compte de ses actes et de ses paroles, que ce qui se fait en secret sera proclamé publiquement, que la justice triomphera dans l'ensemble et dans les détails, dans l'ordre universel comme dans chacune des destinées et devant chacune des consciences humaines. Oserions-nous dire que Jésus s'est trompé, et que son regard a été moins clairvoyant que le nôtre ? Il y a ici une analogie qui devrait nous frapper : l'ignorant ou le demi-savant est tenté de ne voir partout dans la nature que des désordres et des accidents ; à cela l'homme de science répond en affirmant que derrière ces phénomènes ondoyants et divers il y a l'exercice de lois parfaitement régulières, que sous cette multiplicité confuse, il y a la plus admirable unité. Or, croyez-vous que dans le monde moral il en soit autrement, croyez-vous que si les lois physiques

finissent toujours par recevoir leur sanction, il n'en sera pas ainsi des lois de justice, de vérité, de sainteté? Que diriez-vous de l'insensé qui se raillerait des lois physiques, qui jouerait avec des substances explosibles, qui manierait étourdiment de la dynamite, et qui vous répondrait par un rire stupide quand vous déclareriez qu'un accident atroce peut, d'une minute à l'autre, déchirer son corps en lambeaux? Quoi! nous croyons tous sans hésiter à la réalisation des lois physiques, nous disons volontiers qu'elles sont inflexibles, et nous croirions que Dieu qui attache à leur violation des conséquences parfois si terribles, laissera impunément transgresser les lois bien autrement souveraines de l'ordre moral! Ne croyons-nous pas cependant que ces dernières intéressent directement le caractère de Dieu? Nous pourrions parfaitement concevoir en théorie un monde où les propriétés des corps seraient autres que celles que nous connaissons. En quoi cela nuirait-il au caractère de Dieu? Mais pouvons-nous, en face d'un Dieu juste et saint, supposer un monde où le mensonge vaudrait mieux que la vérité, où la souillure l'emporterait sur la pureté? Pouvons-nous concevoir un pareil défi, se dressant insolemment devant les lois divines, et l'histoire de l'humana-

nité finissant comme une pitoyable comédie, sans laisser à Dieu le dernier mot? Pourquoi donc l'idée du jugement suprême nous saisit-elle si peu? Ne serait-ce pas que nous sommes tous plus ou moins intéressés à en douter? Ne serait-ce pas que la pensée de ce jugement nous trouble et nous importune? Parfois (hélas! il faut dire *souvent* à notre époque), nous apprenons la triste fin d'un administrateur infidèle qui, dans une heure d'égarement, s'est laissé aller à s'emparer secrètement d'une somme à laquelle il n'avait aucun droit; dès lors tout son art, toutes ses pensées, toute sa vie sont concentrés sur cet unique but : donner le change aux autres en attendant le moment où un heureux coup de fortune, venant réaliser ses vœux, lui permettra de faire disparaître jusqu'aux plus minces traces de son crime. Il falsifie les écritures; le papier est muet et ne proteste pas; jour après jour il doit soutenir ce premier mensonge par des mensonges nouveaux; il doit combiner tout un échafaudage de suppositions plausibles, et parer d'avance aux éventualités qui le menacent. Vous représentez-vous ce que doit être cette vie? Croyez-vous que cet homme aimera à songer à l'avenir presque inévitable qui l'attend? Croyez-vous qu'il cherchera le recueillement et le silence et que les heures de la

nuit ne seront pas peuplées pour lui de lugubres cauchemars ? Mais, au grand jour, en plein soleil, dans l'excitation de la foule, il se rassure par les sophismes qui sont d'usage en pareille aventure ; il songe à la morale qui souvent règne à la Bourse, il voit passer des riches iniques, d'anciens escrocs aujourd'hui parvenus, et il se dit que la loi ne les a pas atteints, et puis il peut avoir les excitations et les étourdissements bien plus réels encore des passions satisfaites, et d'une vie sensuelle et mondaine. A certaines heures il est presque tranquille, il contemple dans les nuages dorés de ses rêves sa fortune centuplée, quand tout à coup l'affreuse réalité éclate : il avait cru que le jour des comptes ne viendrait jamais, et voici que sa froide et sinistre clarté éclaire une scène de cour d'assises où le misérable entend tomber sur lui les mots de faussaire et de voleur, et dans l'épouvantable isolement que crée autour de lui son infamie, il voit clair quand il est trop tard. Il y a donc une justice humaine. Oui, mes frères, et malgré ses défauts et ses lacunes, elle finit par avoir son jour. Mais certainement il y a une justice divine ; certainement elle recevra sa sanction ; certainement nous paraîtrons devant Celui qui sonde les cœurs et les reins, et nous

verrons s'accomplir cette parole de mon texte :
« Le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. »

Et maintenant les trois serviteurs apparaissent successivement et racontent ce qu'ils ont fait. Vous le dirai-je ? mes frères. Nous arrivons à l'un des traits de cette parabole qui m'a souvent surpris, je dirai même froissé : je m'étonne en voyant Jésus-Christ attribuer l'infidélité et la paresse à celui des trois qui a le moins reçu, et nous le montrer accablé par la sentence du Maître.

Est-ce que ce serviteur n'est pas en quelque sorte le représentant des petits de la terre, de la masse immense de ceux qu'on appelle volontiers les prolétaires, les déshérités d'ici-bas ? Pourquoi Jésus le montre-t-il seul ici coupable, seul justement puni, tandis qu'une approbation sans réserve est donnée à ceux qui ont beaucoup reçu et qui seuls ont été fidèles ! Est-ce donc ainsi que les choses se passent ? Est-ce de ce côté-là que la leçon divine devait être dirigée ? N'est-ce pas plutôt aux riches, aux puissants de ce monde qu'il fallait la faire entendre ? N'est-ce pas le serviteur comblé de cinq talents qu'il fallait nous montrer infidèle et lâche, gaspillant honteusement les biens qu'il a reçus ? N'est-ce pas le représentant des pauvres qui devrait

hériter des talents du prévaricateur ? Et, à la place de cette parole impitoyable : « On donnera à celui qui a, » parole qui semble justifier et couvrir toutes les usurpations de la force, ne fallait-il pas écrire : « On donnera à celui qui n'a pas ? »

A cette question douloureuse comment répondrons-nous ? Par une simple parole. C'est à Jésus que ce reproche s'adresse. Eh bien, connaissez-vous quelqu'un qui ait aimé le pauvre autant que Jésus ? C'est là un de ces caractères qui frappent tellement chez lui qu'on a dit souvent que l'Évangile ne se préoccupe que du pauvre, qu'il n'a pour le riche que des menaces et des anathèmes, et qu'il méconnaît entièrement les besoins d'une époque comme la nôtre où la civilisation avec tous ses progrès ne peut s'expliquer et se maintenir que par la création d'immenses ressources, c'est-à-dire de vraies richesses. Pour un observateur superficiel, cette opinion peut sembler plausible. Si Jésus a eu quelque prédilection c'est pour les pauvres ; il a vécu parmi eux, il a fait d'eux ses amis ; et ce qui est plus frappant encore, il a voulu faire du pauvre son représentant éternel à travers les siècles, tellement qu'au jugement dernier, il ne dira pas : « J'ai été grand, j'ai été saint, j'ai été roi, » mais « j'ai été pauvre, » et qu'entre tous les titres d'ici-bas, c'est celui-là

seul qu'il rappellera quand il paraîtra dans la gloire suprême.

Après cela, si quelqu'un persiste à accuser Jésus d'avoir voulu flatter ici les riches, je n'aurai pas, je l'avoue, le courage de discuter avec lui. Dans d'autres circonstances, Jésus a montré combien est grande la responsabilité de ceux qui ont beaucoup reçu ; au reste, son principe en cette matière est assez connu ; c'est un des axiomes qui reviennent le plus souvent sur ses lèvres : « A celui à qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé. »

Pourquoi donc la parabole que nous expliquons n'emporte-t-elle pas un enseignement semblable et ne va-t-elle pas à la même adresse ? Mes frères, c'est parce que Jésus-Christ dit la vérité à tous, aux riches comme aux pauvres, aux pauvres comme aux riches, c'est parce qu'il n'est pas le Sauveur d'une classe ni d'une caste, mais le Sauveur de tous, c'est parce que s'il connaît et s'il signale les redoutables périls attachés à la richesse, il sait aussi et il dit avec la même franchise ceux qui sont inhérents aux conditions médiocres et basses, c'est parce que l'esprit de révolte et d'envie est aussi mauvais, aussi mortel à l'âme que l'esprit de mépris et d'orgueil. Sans doute Jésus savait le misérable abus que les puissants de ce monde feraient

de leur puissance, les riches de leur richesse, et tous les privilégiés de leurs privilèges ; il savait combien de trésors, combien de ressources matérielles et morales seraient indignement gaspillés et iraient se perdre dans le gouffre sans fond de l'orgueil, de la luxure et de la volupté, et c'est en pensant à cela qu'il a laissé échapper de ses lèvres saintes ce : « Malheur à vous, riches ! » que nous a conservé saint Luc ; mais il savait aussi que dans d'autres sphères germeraient d'autres semences de haine et de mort, l'ingratitude, le découragement, le désespoir, la colère et le blasphème, et ce sont elles qu'il nous montre à l'œuvre dans l'âme du serviteur infidèle, lâche et révolté. C'est ce dernier enseignement qu'il me reste à vous présenter, mes frères ; si délicat qu'il soit, je m'efforcerai de l'aborder avec la même franchise dont j'ai usé jusqu'ici. Peut-être trouverez-vous avec moi qu'il y en a peu de plus opportuns et qui portent plus directement sur notre temps et sur notre société.

Je m'adresse donc maintenant à ceux qui n'ont reçu de Dieu qu'un talent ; sont-ce exclusivement les pauvres ? Ce serait fausser le sens de cette parabole que de croire qu'il ne s'agisse que d'eux ici ; les talents, avons-nous dit, ce ne sont pas seulement les biens d'ici-bas, quoique par la force de

l'habitude à laquelle je viens de céder moi-même, nous leur donnions presque toujours ce sens. Ils désignent tous les dons que Dieu peut accorder à l'homme ; il en résulte que le serviteur qui n'a reçu qu'un talent représente tous ceux qui, dans la sphère de l'éducation ou de la position sociale, des aptitudes physiques, intellectuelles, aussi bien que des ressources temporelles, n'ont reçu que peu, tous ceux qui se meuvent dans la région de la médiocrité. Eh bien, la médiocrité a ses tentations et ce sont elles que Jésus nous fait connaître ici.

La première, c'est évidemment l'envie. Supposons que cet homme eût été seul en face de son Maître. N'est-il pas probable que recevant de lui un talent, il l'eût accueilli avec reconnaissance ? Mais cet homme regardant au-dessus de lui a vu ceux auxquels son Maître a donné deux fois et cinq fois plus qu'à lui. Il ne se demande pas si son Maître n'obéit pas à une sagesse dont l'intention lui échappe. Il ne se demande pas si la responsabilité de ceux qui ont reçu davantage n'est pas infiniment grande, si lui-même serait capable de la porter, s'il ne serait pas brisé sous le poids de la charge qu'il ambitionne. Il ne se demande pas si son Maître ne l'aime pas autant que les autres et si l'humble position qui lui est assignée n'est pas une

preuve de cet amour. Une seule idée l'obsède sans cesse, il voit ceux qu'il appelle les privilégiés, les favoris de son Maître; leur bonheur est pour lui une insulte, leur grandeur un outrage. L'envie s'est assise au foyer de son être, et de sa main de fer elle étreint et fait saigner son cœur.

Et vous voyez ici se réaliser cette saisissante allégorie dans laquelle Jésus nous montre le démon chassé pour un temps d'une âme humaine, mais y rentrant en amenant avec lui sept autres démons. Avec l'envie, voici l'ingratitude. Cet homme ne sait même plus, il ne veut plus voir qu'il a reçu un talent. Son Maître ne lui a *rien* donné, il est un déshérité. Ce qu'il a reçu, ce serait entre les mains d'un autre le point de départ d'un magnifique avenir, le levier qui soulèverait le monde, car pourquoi un talent n'en produirait-il pas deux, pourquoi deux n'en produiraient-ils pas quatre, pourquoi fixerait-on des limites là où Dieu n'en a pas fixé, pourquoi enfermerait-on dans un cercle inflexible celui devant lequel Dieu ouvre la grande et droite voie de l'idéale perfection? Cet homme n'a rien reçu. Il ne voit que ce que possèdent les autres. Ce sont eux qui lui ont ravi sa part; le Maître l'a oublié, le Maître est un tyran qui moissonne où il n'a rien semé, qui recueille où il n'a rien répandu!

Avec l'ingratitude, le mépris du devoir, l'anéantissement du don reçu, la paresse, la lâche inertie que l'Évangile nous présente ailleurs sous les traits de la dissipation folle, comme dans la parabole des vierges et dans celle des serviteurs qui pendant la longue absence de leur maître s'abandonnent à tous les excès, mais qu'il nous présente ici, avec sa pénétration si sûre de la nature humaine, sous la forme du découragement morne, et de la tristesse aigrie qui est une insulte à Dieu. Ah ! je ne l'oublie point, l'Évangile bénit la tristesse, mais nous savons par saint Paul qu'il y a deux tristesses, celle qui conduit à la vie, et celle qui produit la mort, celle qui attendrit le cœur pour qu'il reçoive la rosée des consolations divines, et celle qui l'endurcit, celle du repentir et celle de la révolte, celle de l'amour et celle de la haine. Or, de même que l'Évangile n'a jamais fait de la pauvreté un état méritoire, et qu'en la bénissant, il en montre dans cette parabole les redoutables périls, il n'a jamais attribué, comme le paganisme ancien, à la seule douleur une vertu purificative, il en fait au contraire éclater à nos yeux les tentations et les dangers. Oh ! la tristesse égoïste et stérile, la tristesse révoltée, la sombre amertume du cœur qui ne veut plus espérer, qui ne veut plus croire, et qui enfuit dans les profon-

deurs du passé avec le talent méconnu toutes les forces, toutes les ressources de l'avenir ! La poésie humaine pourra la vanter. Le monde pourra l'admirer, mais l'Évangile ici la démasque et sous ce désespoir inflexible il nous montre l'âme impénitente qui brave Dieu et qui se raille de son amour.

Après la lâcheté, l'impiété qui blasphème. « Seigneur, je savais que tu es un Maître dur et méchant, » c'est là le couronnement de tout le reste, c'est la parole qui résume tout. Aussi bien le blasphème est-il en germe dans toutes nos envies, dans nos ingratitude, dans nos lâches tristesses, en germe dans la parole d'Adam, disant à Dieu : « La femme que tu m'as donnée c'est elle qui m'a fait tomber, » et dans la parole de Caïn disant à Dieu : « Suis-je le gardien de mon frère ? » en germe dans le cœur coupable qui dit pour s'excuser de ses fautes : « C'est Dieu qui me tente, » en germe dans tous les systèmes modernes qui, à la place du Dieu juste, saint et bon de l'Évangile, dressent devant nos yeux l'image sombre et repoussante de la fatalité.

Eh bien ! mes frères, dans cette saisissante peinture de l'état du serviteur infidèle, n'avez-vous reconnu aucun des traits de notre époque tels

que vous avez pu les observer auprès de vous et jusque dans votre propre cœur ?

Oui ! l'envie, l'envie niveleuse, l'envie que Socrate, le grand Socrate qui s'y connaissait bien, appelait déjà le fléau des démocraties, est-ce que vous ne la sentez pas tous autour de vous aujourd'hui ? Je dis tous, car si vous y prenez garde, ce n'est pas parmi les prolétaires seulement que vous la rencontrez ; à cet égard presque toutes les classes se valent ; oubliant ce qu'elles ont reçu, ne songeant qu'à ce que les autres ont de plus qu'elles, n'admettant pas leur droit à posséder davantage ; l'ouvrier jalouxant son patron, le patron jalouxant le bourgeois parvenu ; celui-ci jetant un regard de convoitise sur le splendide hôtel d'un plus riche que lui, lequel à son tour ne peut accepter la rivalité d'un ancien nom historique qui lui semble l'écraser du haut de sa grandeur féodale. L'envie faisant circuler ainsi entre tous les rangs sociaux un courant de haine, et transformant en ennemis ceux qui devraient être des auxiliaires dans une œuvre commune ; l'envie qu'il faut détester non-seulement parce qu'elle est un péril social immense, parce qu'elle menace toute supériorité véritable, mais encore et surtout parce qu'elle empoisonne le cœur de ceux qui l'éprou-

vent et leur fait méconnaître tout ce qui leur reste de jouissance réelle et légitime !

Oui, l'ingratitude, fermant les yeux des petits, des pauvres ou des affligés de toute classe à tant de privilèges et de grâces qu'ils possèdent et qu'ils oublient pour ne songer qu'à ce qui leur manque... Oui, la lâcheté du prodigue dilapidant ses talents dans des joies insensées, et l'égoïste insouciance de l'ouvrier se raillant à la seule idée d'une vie d'ordre et de travail, dépensant en quelques heures de débauche le pain de ses enfants et de sa femme, préférant au mariage les liaisons du libre amour. Oui, et par-dessus tout, le blasphème qui nie Dieu ou qui l'accuse, blasphème grave et scientifique ou blasphème licencieux et grossier, mais, quelle que soit son expression, le même dans son principe qui est l'orgueil de l'homme, le même dans son but qui est la négation de Dieu !

Inclinez-vous et prêtez l'oreille. Ecoutez la rumeur qui monte du sein des populations ouvrières de nos grandes villes. Est-ce le bruit de la prière et de la foi ? Dieu me garde de prononcer ici une parole irritante, une parole de condamnation et d'anathème. Non ! c'est plutôt un aveu d'humiliation et de pénitence qui m'échappe quand je songe à ce fait navrant et trop évident qu'une

masse croissante de nos ouvriers n'éprouve plus pour les croyances chrétiennes qu'éloignement et souvent que mépris, et que l'athéisme déclaré devient de plus en plus auprès d'eux une garantie d'esprit libéral et le titre le plus sérieux à la popularité. Je m'en humilie, car je sais combien les causes de ce triste fait sont multiples et complexes; je ne m'étonne pas que des provocations insensées produisent des protestations qui ne le sont pas moins, et que, quand le journal qui est devenu le *Moniteur de l'Eglise de France* appelle la *Saint-Barthélemy* une pieuse et salutaire saignée, il y ait en face de ces saturnales du fanatisme des saturnales d'impiété. Mais le fait n'en est pas moins poignant. Voici à côté de nous des millions d'âmes qui prennent de plus en plus l'habitude de vivre sans Dieu et sans espérance éternelle, de se railler de nos croyances, parce que Dieu pour elles c'est le tyran, c'est l'oppresseur, c'est le maître dur et cruel qui moissonne où il n'a pas semé, qui recueille où il n'a pas répandu. Voici, à côté de nous, des multitudes pour lesquelles la vie est rude et sévère et auxquelles le christianisme seul peut donner les lumières et les consolations qui la font accepter et supporter, et vous les verrez, dans un esprit d'aveuglement insensé,

prodiguer leurs applaudissements aux doctrines modernes les plus désolantes, à celles qui ne font de la vie humaine que le misérable jeu de forces aveugles, à celles qui ne leur laissent vers le ciel aucune échappée, qui les enferment dans les murs d'airain de leur misérable existence, et qui, avant l'anéantissement de la fosse, n'ont pas une explication pour leurs douleurs, pas une consolation pour leurs larmes, pas une promesse de justice certaine et de revoir au sein de l'amour éternel. Mes frères, il faut contenir ici les sentiments amers qui débordent de nos âmes, il faut aimer ceux que Jésus aimait, il faut, au-dessus de ces clameurs insensées, de ces railleries, de ces défis et de ces blasphèmes, sortant de milliers de cœurs aigris et révoltés, entendre sur la croix éternelle la prière du Crucifié intercédant pour les coupables : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

O frères, qui n'avez qu'un talent, savez-vous pourtant quelle était à votre égard l'intention profonde de Celui qui nous fait à tous nos destinées et qui nous appelle tous à être ouvriers dans son royaume, les uns aux premières, les autres aux dernières places, mais tous objets d'un même amour et destinés à la gloire éternelle ? N'avez-vous jamais lu dans son Evangile cette parole mystérieuse :

« Les derniers seront les premiers, » et n'avez-vous jamais réfléchi que la gloire des cieus est souvent faite de l'opprobre et des mépris de la terre? N'avez-vous jamais songé que Dieu se glorifie dans la faiblesse et l'inanité de ses serviteurs? Eh bien, vous qui vous croyez abandonnés de Dieu, vous qui vous appelez les déshérités de la terre, regardez en arrière et apprenez à connaître dans l'Écriture l'arbre de votre généalogie et la race dont Dieu veut que vous soyez les enfants.

Combien avait-elle reçu de talents la veuve de l'Évangile qui passa un jour devant le Christ et qui rencontra son divin regard à la porte du Temple? O femmes, ô sœurs qui m'écoutez, âmes que l'infortune ou la pauvreté ont peut-être remplies d'amertume, venez et contemplez ce grand exemple. Y en a-t-il une d'entre vous, une seule, qui possède moins qu'elle, une qui soit déshéritée à ce point de n'avoir plus que deux pites, une qui ose faire monter à Dieu son reproche, quand elle, la sublime indigente, a tiré de sa pauvreté le plus magnifique trésor qui ait jamais glorifié Dieu et enrichi l'Église? Combien avait-elle reçu de talents Marie de Béthanie quand elle vint aux pieds du Christ briser son vase d'albâtre et répandre ce parfum dont la suave odeur a pour jamais embaumé

la maison de Dieu ? Combien en possédaient-ils les apôtres, quand Pierre, s'arrêtant devant le misérable impotent de Jérusalem, lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Combien en avait saint Paul, quand, de sa main fatiguée par le travail manuel, il écrivait aux Corinthiens ces mots saisissants : « Nous sommes pauvres et cependant nous enrichissons plusieurs ; nous n'avons rien et cependant nous possédons toutes choses ? » Combien en avaient-ils les premiers chrétiens, quand dépourvus de tout ce que les hommes admirent, de tout ce qui réussit ici-bas, ils regardaient les grandeurs prodigieuses du monde antique, ses écoles, ses traditions, ses puissances, en se disant que ces hauteurs s'abaisseraient devant la croix de leur Maître, comme s'éroula la formidable statue du songe de Daniel quand la petite pierre descendit de la montagne de Dieu ? Et qu'on ne me dise pas que je ne parle ici que des miracles des premiers jours où l'Esprit-Saint enivrait les cœurs. Cette divine histoire ne s'est pas arrêtée là. J'ose le dire : ce qui s'est fait de plus grand dans l'Eglise a été l'œuvre de ceux qui n'avaient reçu qu'un talent. Nous en jugeons autrement, je le sais ; nous ne voyons à distance que les hautes ci-

mes, que les noms retentissants et les œuvres sail-lantes. Regardez-y de près. Là où il n'y a eu que cela, rien n'a tenu. Ce qui a fait la ferme et inébranlable trame de la vie de l'Eglise en ses plus grandes époques, ce sont les chrétiens obscurs, ce sont les héros de la charité silencieuse, ce sont ces milliers d'inconnus dont les noms remplissent le martyrologe des premiers siècles; oui, ce sont les simples soldats qui ont remporté la victoire dans les grandes batailles de Dieu. Admirable spectacle, transformation féconde, justifiant cette triomphante parole de saint Paul : « Il a plu à Dieu de choisir les choses viles de ce monde et les plus méprisées, même celles qui ne sont point pour confondre celles qui sont ! » (1 Cor. I, 28.) Voilà ce que peut accomplir une vie humaine sous l'action de l'Esprit de Dieu. Ah ! mes frères, pourquoi ne serait-ce pas votre histoire ? Pourquoi ne monteriez-vous pas au monde ce que Dieu peut tirer de votre faiblesse et de votre néant ? Qu'elle sera grande votre existence si un tel sentiment la relève et la pénètre, si aux mornes tristesses de l'ingratitude succède la joyeuse inspiration de l'amour ! Heureux si Dieu vous trouve désormais fidèles, fidèles dans les petites choses, en attendant qu'il vous en confie de plus grandes, fidèles dans les amertumes et

les dégoûts de la terre, mais appelés à hériter bientôt le ciel, fidèles pour ce temps si court que nous appelons la vie, mais régner bientôt à jamais dans la gloire, dans la possession de la joie éternelle et de l'amour du Tout-Puissant. Amen !